

L'AILE CASSÉE
de Bruno Guiguet

Éditions ThoT

Bruno Guiguet, originaire de la Mure et Grenoblois d'adoption, a toujours eu la passion des mots et du verbe. Pourtant, son activité sportive intense ne lui a pas laissé beaucoup de temps pour pratiquer l'écriture. C'est seulement vers les années 90, avec l'appui d'une amie canadienne, qu'il s'est décidé à coucher sur le papier une multitude de petites histoires, pêchées au gré de son imagination et de ses expériences. *L'Aile cassée* est le résultat d'un long travail d'écriture initié il y a plus de 20 ans...

*(...) et les deux yeux qui continuent à vous
fixer même quand le corps a disparu.*

ESTHER CROFT
La mémoire à deux faces

RESTE AVEC MOI

Je ne sais pas consoler. Je n'ai jamais su faire ça. J'aimerais que quelqu'un m'explique ce qu'il faut dire, les bons gestes à poser, qu'il m'informe sur le moment exact où je dois parler et me taire. Après tout ce temps qui a posé sa distance entre nous, je ne sais toujours pas.

Je voulais voir son pays et c'est devenu le tien parce que tu m'as offert la course gratuitement. Je venais de me faire voler tout mon argent et mon visa et je t'ai sans doute paru bien naïve, moi qui avais peu voyagé. Je n'ai jamais su ce qui t'a dirigé vers moi. Peut-être que c'était le désarroi qui se lisait sur mon visage alors que j'étais dans les rues bondées de ta ville en ce soir d'octobre.

Tu m'as abordée simplement et tu m'as offert un café parce

que mes dents dansaient la claquette tellement j'avais froid et que je semblais perdue sous mon imperméable froissé. Tu m'as proposé de m'emmener dès le lendemain au consulat afin que je puisse contacter un compatriote qui aurait pu m'envoyer de l'argent. Heureusement, il me restait mon passeport, mon appareil photo et quelques effets personnels.

Je n'avais nulle part où aller et tu m'as proposé le gîte de ta maison pendant que tu ferais le taxi la nuit. Je n'avais pas d'autre choix que celui de te suivre, te faire confiance parce que c'est tout ce qui me restait. Tes mots m'ont rassurée et je ne sais pas comment j'ai réussi à m'endormir dans cet appartement où tout m'était étranger.

Au matin, tu es revenu et nous sommes partis pour le consulat où tu disais connaître quelqu'un qui activerait les procédures. Sur la route, tu commentais les endroits, les paysages et j'ai presque oublié, pendant un moment, que j'étais victime d'une injustice. Dans ta voix, une inflexion qui calmait toutes choses. Dans le rétroviseur, je ne voyais que tes yeux qui m'invitaient à m'attarder sur les rares beautés que la guerre avait épargnées sur son passage. Tu as suggéré un détour vers la campagne, là où je pourrais prendre des photos qui témoigneraient d'un semblant de vie non violée. J'ai dit oui comme si c'était naturel d'accepter tout ce qui pouvait venir de toi.

À quelques kilomètres de la ville, nous sommes sortis de la voiture et nous avons marché dans les herbes hautes en silence, caressés par la brise et j'ai pris quelques clichés de ton profil où seul ton regard furetait négligemment sur ma silhouette. Ça m'amusait. Je te disais *cheese* et tu ne comprenais pas qu'en prononçant ce mot, ça te ferait forcément sourire. Tu répétais

cheese avec une pointe d'interrogation qui redessinait ton visage, dévoilant ainsi une meurtrissure dont je ne saisisais pas le sens. Je n'ai rien demandé, te laissant habiter ce lieu que toi seul connaissais. Sans le savoir, tu allais bientôt, très bientôt, m'en faire connaître les labyrinthes et je ne pourrais plus jamais ignorer que ce lieu n'ait jamais existé.

Mon regard a été attiré par un vol d'oiseaux si majestueux que c'est dans une totale inconscience que je m'en suis approchée de plus près pour en capter l'ascension sur la pellicule. C'est là que tout s'est précipité comme lorsqu'on regarde dans le rétroviseur d'une voiture et que le paysage au bord de l'autoroute défile à une vitesse folle.

Tu m'as projetée violemment contre terre et j'ai entendu une formidable détonation, une mine antipersonnel oubliée là dans le dessein précis d'accomplir son destin. Soudain, plus d'oiseaux, plus de brise envoûtante, plus de ciel et de terre. Rien qu'un silence affreux qui enrobait tout. En l'espace de quelques secondes, nous avons basculé dans l'interstice de l'horreur.

Sonnée, j'ai mis quelques minutes à revenir et, comateuse, je t'ai cherché du regard. Tu gisais non loin de moi, projeté dans les airs par je ne sais trop quelle secousse dévastatrice. Face contre terre, tu ne bougeais pas, et pendant un temps qui m'a paru des siècles, je t'ai cru mort.

Péniblement, je me suis relevée et me suis dirigée vers toi. J'ai vu qu'un linceul écarlate recouvrait le bas de ton corps et je t'ai retourné sur toi-même. Instinctivement, j'ai déchiré un pan de ma chemise pour faire un garrot sur ce qui te restait de jambe. Le jouet meurtrier s'était bien éclaté, tandis que toi, tu riais rouge. Il fallait épancher le sang qui giclait de toutes parts, stopper l'hémorragie et t'empêcher de féconder une terre qui

avait déjà trop enfanté de la mort.

Puis, j'ai ramené ton corps contre le mien, ton visage sur mes seins, et je t'ai bercé comme je l'aurais fait si j'avais consenti à laisser grandir cet enfant que mon ventre a perdu autrefois. Cette vie nous dérobaît à chacun quelque chose de précieux et j'ai compris, en cet instant précis, que c'était la perte qui désormais nous unirait. Je te berçais et mon corps tremblait autant que le tien. Nous avions, tous les deux, emprunté le chemin de contractions si violentes que nous n'aurions pu dire si elles se situaient dans la vie ou la mort.

J'ai d'abord crié plusieurs fois qu'on nous vienne en aide, mais dans ce champ isolé nulle âme ne pouvait entendre notre détresse. Je nettoçais ton visage de mes larmes, tandis que tu sombrais dans le néant.

— RESTE AVEC MOI ! RESTE AVEC MOI !

Mais tu ne m'entendais pas et tes yeux s'éteignaient lentement, et ton souffle avait peine à prononcer quelques mots dans ta langue que je ne comprenais pas. Longtemps après, je n'ai jamais osé te demander ce que tu avais dit alors, car j'ai pensé que ce devait être une prière comme seuls nous savons nous rappeler lorsque nous avons la conviction profonde qu'elle est le seul lien qui nous reste avec la vie quand la mort étale son entreprise de séduction. Un moment de lucidité si intime que vouloir en pénétrer le sens relevait d'un viol pur et simple.

Je suis parvenue, non sans mal, à te traîner jusqu'à la voiture, je t'ai hissé péniblement à l'intérieur et j'ai tenté de t'arracher l'itinéraire jusqu'à l'hôpital le plus proche. Il fallait que tu m'aides, comprends-tu ? Que tu prononces ce qu'il fallait faire et dire, parce que moi, je ne savais pas. Mais ta tête basculait dans tous les sens pour terminer sa course sur mes genoux ensanglantés. Ma main était crispée sur le volant, tandis que l'autre s'étiolait dans ta chevelure d'ébène. Je psalmodiais :

— Reste avec moi..., reste avec moi...

Je me suis mise à te raconter des tas d'histoires insipides sur mon pays. Je te décrivais les forêts verdoyantes, le changement spectaculaire des saisons et de la température, nos festivals et nos coutumes, l'indolence des gens qui passent. Et puis, je crois que je t'ai parlé de mon enfant, du petit garçon que j'avais perdu parce que je n'arrivais pas à rester dans cette expérience non voulue de la grossesse, parce qu'il m'était intolérable de sentir son pouls palpiter et grandir dans mon ventre. Je crois que je t'ai avoué aussi que son départ – que j'avais précipité – m'avait définitivement anesthésiée de la vie.

Lorsque nous sommes arrivés aux urgences, tu ne bougeais plus. Seule ta main s'agrippait à ma cuisse dans un dernier spasme. J'ai pensé qu'il ne fallait pas que je te perde et que c'était idiot parce que nous nous connaissions à peine.

J'ai oublié les vacances idylliques et la raison de ma venue. J'ai oublié que ce que je désirais le plus au monde était d'oublier justement. Table rase et on recommence à neuf ! J'ai compris que, dans un pays comme le tien, le destin se charge de la souvenance et qu'il est impossible de penser qu'on puisse faire comme s'il ne s'était jamais rien passé. Que tu traînais avec toi tant de fantômes que c'était peine perdue que tu me remarques parmi tous ces zombies. Moi, en apparence si vivante, et eux, si morts, si désespérément absents de ta vie qu'ils en occupaient toute la place. Je saisisais soudain qu'ils avaient imprimé dans ton regard leur dernière signature et que c'est cela qui m'avait intriguée lorsque j'avais posé pour la première fois mes yeux sur toi.

Pendant des jours, j'ai longé les couloirs de l'hôpital. En même temps que j'espérais que tu te réveilles enfin, j'appréhendais ce moment où tu réaliserais qu'on t'avait charcuté, qu'on t'avait enlevé un peu de ton âme pour te maintenir en vie. J'étais

effrayée à l'idée que, pour tous les jours qui restaient à venir, tu aurais l'impression absurde d'être un demi-homme et que tu devrais désormais te poser cette accablante question, à savoir s'il eût mieux valu que tu ne reviennes jamais de ce lourd voyage.

Ils défilaient chacun leur tour, frères et sœurs, parents et amis, me gratifiant d'un sourire, de pleurs et de remerciements qui me laissaient pantelante. J'imagine que j'aurais dû dire quelque chose, mais je ne savais toujours pas quoi.

Et puis, tu es revenu péniblement à la vie dans un brouillard épais qui déformait mon visage et mes paroles. Ta main ne lâchait pas la mienne et la serrait comme si nous nous étions toujours connus, que nous avions commis ensemble les pires méfaits, et j'avais mal de penser qu'on t'avait fait chèrement payer ce geste de gratitude que tu avais posé à mon égard.

Je me sentais lâche de ne pas souhaiter vouloir être à ta place, mesquine de me dire que je l'avais échappé belle. Tu ne disais rien, mais j'avais l'impression que tes yeux m'accusaient. C'était ridicule de penser cela, je sais, puisque ta voix se faisait toujours aussi rassurante. Tu acceptais l'amputation, les opérations successives, puis la réhabilitation, avec une étrange et indéfinissable fatalité qui dissipait tout orage, même lorsque tu tentais de te relever après une de tes nombreuses chutes qu'entraînait l'adaptation à ta nouvelle prothèse. J'ignorais à ce moment-là quelque chose que tu savais depuis longtemps, à savoir qu'un bourreau est parfois celui qui nous rend le plus service.

Tu ne m'as rien expliqué de tout cela parce que tu savais très bien que j'aurais tempêté, que je me serais battue féroce pour repousser cette vérité. Parce qu'au fond, je ne m'étais jamais remise d'avoir été à la fois bourreau et victime de mon propre sort, surprise de m'être piégée dans un rôle qui, je pensais, allait m'étouffer, et qui m'étouffait effectivement. Que je n'avais

rien appris de ce que j'avais fait sauf, peut-être, m'éloigner un peu plus de moi-même et que, parfois, c'est la seule façon de survivre, de nager dans une mer d'immondices qui contamine tout. Et je t'aurais supplié de me haïr, de me détester aussi fort que toutes ces voix qui criaient en moi. Et cela m'aurait soulagée pour un temps parce que je croyais qu'il était juste et équitable que ça me revienne, que j'avais raison de pâtir et de m'enfoncer dans ce trou béant qu'on s'inflige à soi-même.

Tu n'avais qu'à demander. Je serais retournée dans ce champ pour recoudre ta jambe d'un beau point de fuite, j'aurais labouré et lavé la terre de mes larmes pour évacuer tout ce sang, j'aurais crié à m'en fendre l'âme pour faire fuir tous ces oiseaux de malheur. Puis, je serais revenue de la chambre noire pour te montrer combien ton sourire effaçait tout sur les photos, que tout cela n'était qu'un rêve, qu'une pure invention de mon imagination pour justifier une douleur qui m'éloignait de la vie. Ce que je n'avais pas su faire autrefois pour tous ceux qui m'aimaient et comptaient sur moi, je l'aurais fait pour toi, un étranger, afin d'oublier, encore une fois, que j'étais à moi-même étrangère.

Mais toi, tu te contentais de porter une main à ton sexe en disant, railleur, que l'essentiel avait été préservé. Ce que tu ne demandais jamais cependant, c'est ce que je décodais dans ton regard : une femme pourrait-elle avoir envie d'un unijambiste dans son lit, dans sa vie ?

Lorsque tu as marché pour la première fois sans aide extérieure, c'est tout naturellement que mes bras se sont ouverts pour accueillir ton corps épuisé par l'effort, et j'ai laissé les larmes couler comme autant d'excuses que j'avais voulu pouvoir, savoir te dire. Je ne comprenais rien à ce comportement qui m'étonnait, tentant de l'expliquer en me rassurant sur le fait que je n'ai jamais su consoler, que ce n'est pas dans ma nature.

Dans ton vieux taxi tout bosselé, j'ai fait tant de fois la navette entre ta maison et l'hôpital que j'en suis venue à connaître ta ville par cœur. Maintenant, elle n'a de signification que par ton nom au point d'évacuer le sien à tout jamais.

Après quelques mois, quand je suis retournée chez moi, parce qu'il le fallait bien, je t'ai fait promettre de venir un jour me voir et tu as acquiescé timidement. Dans l'avion, j'ai senti soudainement que je venais de m'amputer d'un membre important et que personne ne me prendrait au sérieux parce que, vu de l'extérieur, rien ne paraissait. Les morceaux semblaient intacts, mais ils étaient délestés de leur substantifique moelle.

C'était il y a deux ans. Me voilà assise, tremblante, dans cet aéroport parce que tu vas bientôt arriver et que je ne me rappelle que tes yeux en amande et tes mains qui cherchaient une amarre dans les miennes. J'ai beau regarder inlassablement toutes ces photos que j'ai prises de toi, le reste de ton visage semble s'évanouir comme les mots que tu m'as écrits et qu'il faut que je me repasse régulièrement pour ne pas les oublier. C'est une si gigantesque entreprise qu'elle s'évertue à me faire battre en retraite, car toute ma vie s'est structurée autour d'un seul verbe : oublier.

C'est moi qui t'ai aperçu la première. Tu t'es dirigé vers un siège en claudiquant. Tu avais monstrueusement maigri et ta coiffure, à laquelle tu avais donné une allure militaire, émaciait plus encore ton visage. Je me suis approchée de toi, mais tu ne m'as vue qu'à la dernière minute parce que ta tête était légèrement penchée sur le côté et tu regardais par terre comme le ferait un jeune vieillard de 36 ans qui n'a plus rien à apprendre de ce monde.

Un sanglot s'est coincé dans ma gorge et tu as relevé la tête vers moi comme si tu avais entendu cet étranglement de la vie arrêtée dans sa course. Tu m'as souri et c'est alors que tout

malentendu s'est dissipé. J'ai fondu dans tes bras. Je n'étais que de la guimauve sous le soleil de ta peau.

Assis à une terrasse du Vieux-Port, je te racontais des tas de choses, faisais le guide touristique, te décrivant l'origine des attractions du coin, posais mille questions sur ta famille et tes amis, tandis que toi, tu te contentais de sourire et d'extirper nonchalamment la fumée de ta cigarette. Parfois, tu portais une main à ton substitut de jambe et l'ajustais sous la table, dodelinais de la tête et voûtais tes épaules en t'approchant plus près de moi comme si tout en toi allait me dévoiler une grande confiance, me mettre au parfum d'un secret dont je serais l'unique destinataire. Mais peu importe ce que tu faisais, tu gardais toujours ma main dans la tienne, tu ne la perdais pas de vue, et cela était amplement suffisant pour entretenir cette vieille et indispensable douleur qui nous avait réunis.

Et j'ai pensé que, malgré l'abondante fréquentation des lieux, nous étions effectivement seuls au monde à partager ce que nous savions depuis longtemps sans se l'être jamais dit. Pour une fois, cette solitude ne me pesait plus et j'aurais vendu mon âme, pour pas cher, afin que personne n'en connaisse la teneur.

Nous avons marché jusque chez moi et lorsque tu as passé ton bras autour de mon épaule, j'ai senti que ce n'était pas parce que tu voulais faciliter ta marche. J'ai agrippé ta taille et tu as levé la tête pour observer le vol des oiseaux au-dessus du port. J'étais heureuse de savoir qu'ici aucun danger ne te guettait, que tu pouvais enfin marcher en toute tranquillité et qu'il n'y avait qu'avec moi que tu pouvais le faire.

Tu t'es étendu dans mon grand lit que j'avais préparé pour toi et tes yeux m'ont commandé de te déshabiller. Docile, j'ai accompli ce qui devait être fait. Nos doigts s'entrelaçaient tel un prélude à l'amour que j'ai conjugué sur ton corps décharné. Tu étais si maigre que j'aurais pu compter toutes les côtes qui

te maintenaient en un seul bloc. Dans la pénombre de la nuit, j'étais hypnotisée par tes yeux sombres et, tandis que j'essayais d'en décoder l'expression, c'est ta bouche qui a dit :

— Reste avec moi.

C'est ainsi que j'ai su que tu avais tout entendu de mes plaintes et de mes délires ce jour-là, qu'au moment même où j'avais cru te perdre et me perdre par la même occasion, ta manière fabuleuse de ne rien oublier du moindre de mes mots, de mes gestes, de mes torrents désespérés et fous, t'avait maintenu en vie.

Et lorsque je me suis blottie contre toi et que tu m'as serrée fort, j'ai su que j'avais ce don mystérieux de consoler, et que plus jamais je ne devrais m'en inquiéter.